

**DE LA RÉAPPROPRIATION A LA RÉINTERPRÉTATION DE LA  
QUESTION DE L'ÊTRE : UNE LECTURE D'ETIENNE GILSON, Marlon  
ALOUKI-OBOUEMBE (Université Marien NGOUABI de Brazzaville -  
République du Congo)  
obouembedemanga@gmail.com**

Résumé

Cet article se donne pour mission essentielle de rendre compte principalement de la manière dont s'opère la réappropriation de la question de l'être dans le dispositif philosophique gilsonien, tout en montrant comment au fil du temps la réappropriation est-elle devenue, en effet, instauratrice d'un renouvellement de perspective. Renouvellement de perspective, parce qu'en réhabilitant la thèse thomiste de l'acte d'être, le geste gilsonien de la réinterprétation s'inscrit non seulement dans la continuité de l'œuvre du docteur angélique, mais il se repositionne dans l'actualité philosophique contemporaine comme une alternative entre l'essentialisme supposée de la tradition et l'existentialisme contemporain, devenue par conséquent, le prélude d'une nouvelle ère de fécondité doctrinale.

**Mots clés :** Acte être, Être, Métaphysique, Réappropriation, Réinterprétation.

**FROM REAPPROPRIATION TO REINTERPRETATION OF THE  
QUESTION OF BEING: A READING BY ETIENNE GILSON**

**Abstract**

This article's essential mission is to mainly account for the way in which the reappropriation of the question of being takes place in the Gilsonian philosophical system, while showing how over time the reappropriation has, in fact, become, establishing a renewal of perspective. Renewal of perspective, because by rehabilitating the Thomist thesis of the act of being, the Gilsonian gesture of reinterpretation is not only part of the continuity of the work of the angelic doctor, but it is repositioned in current times contemporary philosophy as an alternative between the supposed essentialism of tradition and contemporary existentialism, becoming therefore the prelude to a new era of doctrinal fecundity.

**Keywords:** Act of being, Being, Metaphysics, Reappropriation, Reinterpretation.

**Introduction**

Si « l'ouverture de la question de l'être est l'acte inaugural de la philosophie » (F. Jacques, 2004, p. 71). Pour cette raison, la réappropriation de cette thématique par excellence de la tradition métaphysique constitue pour nous une dette de science, mais aussi d'affection. Étienne Gilson ne le niera pas, puisqu'en s'imprégnant de son corpus philosophique, on se rend compte qu'il s'impose non seulement comme l'un des plus fidèles continuateurs de l'interrogation sur l'être, mais aussi et surtout parmi les plus grands interprètes de

la question. On sait assez que l'être reste une question qui passionné Gilson, et en le passionnant, il a fini par se l'approprier tout en proposant une interprétation nouvelle. Or, M. Heidegger, (1953, p11) « si toute interprétation philosophique véritable est un dialogue avec un philosophe et se trouve donc inspirée par les vues propres de l'interprète », le moins qu'on puisse dire est que la question de l'être a donné lieu à Gilson ; Étienne Gilson à son tour situe le lieu de l'être. Formule assez étrange à l'image de l'expression de J.L. Marion, (2013, p. 10) qui, en parlant de Courbet comme celui-là qui situe le lieu de Cézanne. En interrogeant cette thématique comme horizon destinal de l'histoire de la pensée philosophique, notre questionnement apparaîtra comme le marqueur de notre chemin de pensée. Dans cette perspective, quelle est, l'entente gilsonienne de l'être ? cette s'ouvre sur trois autres qui dessinent, subrepticement, les moments marquant de ce travail. D'abord, en quoi consiste, précisément la réappropriation de la question de l'être chez Étienne Gilson ? Ensuite, comment s'opère-t-elle dans le corpus métaphysique gilsonien ? Enfin, comment la réinterprétation gilsonienne de la question de l'être devient-elle l'expression de la transfiguration de la tradition ? C'est donc à partir d'une approche herméneutique que nous examinerons la pertinence de ces interrogations.

## 1. Qu'est-ce que l'être ?

Question éternellement aporétique, la question « qu'est-ce que l'être ? » comme il arrive fréquemment avec les questions en « qu'est-ce que ? », a quelque chose de dérangent. Dérangent, parce qu'elle appelle non seulement des réponses laconiques, mais aussi et surtout elle se situe au carrefour des définitions à la fois élégantes et glacées, qui, vraisemblablement, ne laissent pas entrevoir d'un seul tenant, la venue à la parole de ce qui est à comprendre. C'est pourquoi, cette question, comme le rappelait É. Gilson, (2000, p. 9.) reste le constant souci des philosophes. Et, en tant que constant souci, cette question iconoclaste est de retour, c'est-à-dire elle est de nouveau à l'ordre du jour pour paraphraser J. Greisch, (1994, p. 72) :

La question ne se pose plus pour nous, non parce qu'elle aurait trouvé une réponse définitive et irréfutable, mais parce que nous n'osons plus la poser dans toute son énormité. Non seulement nous ne savons pas mieux que Platon et Aristote ce que « être » veut dire, mais nous avons complètement désappris à nous poser la question ! En ce sens on pourrait presque parler d'un « retour du refoulé » : une question, dont on estimait pendant très longtemps être débarrassé, parce qu'elle était « liquidée », resurgit de nouveau.

Occurrence décisive, d'autant plus que réapprendre à se poser la question « qu'est-ce que l'être » revient, s'il l'on ne veut pas manquer le rendez-vous avec l'histoire d'une thématique non seulement complexe mais également riche en actualité, à s'engager à nouveaux frais dans le chantier de circonscription, de clarification comme possible horizon de la compréhension de l'être.

De manière générale, le vocable être peut s'entendre « soit comme un verbe, soit comme un nom ; pris comme verbe, il exprime le fait même qu'une chose soit et pris comme nom, il désigne "un être", c'est-à-dire l'une quelconque

des choses dont on dit qu'elles sont » (É. Gilson, 2000, p.13). Toutefois, il nous paraît important de rappeler l'antériorité du sens verbal sur le nominal. Puisque le substantif d'être vient du verbe être comme le soulignait justement (Heidegger, 1967, p.66.). Pour cette raison, le mot l'être, comme l'a savamment apostrophé P. David, (2005, p.31) se prend pour un « substantif verbal » d'autant plus que c'est à partir de la forme préalable et déterminante de l'infinitif « être » qu'a été forgée la forme lexicale de « l'être » qui en est dérivée. Et, c'est précisément cette forme que l'on fait passer en celle d'un substantif.

Cette orientation définitionnelle, tout au moins du point de vue formel intègre fondamentalement l'intuition directrice du projet du médiéviste Français. Etienne Gilson, comme le notait E. Martineau, (1980, p.62) a eu le mérite de nous resituer ce concept dans toute la « fraîcheur de son inspiration métaphysique ». Parce que, la forme d'apparition du terme être, pris essentiellement dans son orientation gilsonienne revêt aussi bien le caractère verbal de son effectuation que le caractère nominal de son énonciation. Pareille définition, nous replonge indéfiniment dans le registre des significations multiples de l'être. Car, depuis Aristote l'être se dit toujours dans son pur éclatement, c'est-à-dire il se saisit dans sa complexité et sa généralité, (Hegel, 1985, p.73). Ce qui veut dire, en d'autres termes que, définir l'être reviendrait d'abord et avant tout à le concevoir dans ses multiples variations, d'autant plus que le mot être, s'énonce fondamentalement de plusieurs façons comme l'estimait (Aristote, 1974, p177) : « L'Être se prend en de multiples acceptions, mais, en chaque acception, toute dénomination se fait par rapport à un principe Unique ». En relisant ce propos aristotélicien, on s'aperçoit que, le vocable être peut s'entendre certes comme ce qui s'énonce de plusieurs manières, mais c'est toujours par rapport à un seul et même terme. Seulement, on se rend compte que même en procédant ainsi, c'est-à-dire en circonscrivant l'être suivant la doctrine de la multiplicité des significations, un autre problème resurgit, (P. Aubenque, 1994, p.134). Si l'être, comme le dit Aristote, s'énonce de diverses façons, mais toujours relativement à 'une unité focale des significations J.L Aka-Evy, (2011, p. 63), alors nous pouvons dire qu'Aristote affirme en même temps la nécessité de l'unité des significations de l'être. C'est pourquoi, en lecteur avisé de l'œuvre d'Aristote, P. Aubenque, (2009, p.238) notait :

Une métaphysique, qui serait-peut-être « dialectique » au sens d'Aristote, devrait s'efforcer de ressaisir l'ouverture et la différence initiatrices, tout en reconnaissant qu'il est de la nature de l'ouverture de se clore, et de celle de la différence de se niveler. Il est vrai de dire que le polysémisme de l'être appelle l'homme à une tâche d'unification, mais il faut ajouter que cette tâche est infinie, parce que la pluralité des sens est toujours renaissante.

Tel est d'ailleurs l'occasion pour nous d'entrer en dialogue avec l'auteur de *l'être et l'essence* pour montrer le point d'ancrage de sa nouveauté définitionnelle. Un texte important qui apparaît comme l'une des meilleures intuitions de l'entente gilsonienne de l'être. En dépit de sa longueur, ce texte mérite ici d'être cité :

En premier lieu, si j'avais aujourd'hui à écrire le livre, j'en modifierais la terminologie sur un point important. J'ai été sans cesse gêné, en l'écrivant, par

l'absence d'un mot français distinct, et reçu par l'usage, pour traduire *esse* comme distinct de *ens*. Nous n'avons qu'un seul mot pour les deux : être, qui désigne indifféremment l'acte d'être (*esse*) et ce qui est (*étant*). J'ai usé aussi souvent qu'il le fallait de périphrases pour dire en quel sens j'entendais le mot être dans chaque cas particulier. J'ai parfois dit "acte d'être," parfois aussi "existence," qui n'est pas un emploi moderne du terme, puisque Banez, en s'en expliquant d'ailleurs, l'a déjà pris en ce sens.(...)J'écrirais aujourd'hui sans hésiter, d'un bout du livre à l'autre, *étant*, pris substantivement, pour désigner l'*ens*, ou "ce qui a l'être," et je réserverais le mot être, pris lui aussi substantivement, pour signifier ce que Saint Thomas nommait *esse*, ou *actus essendi*, qui est l'acte en vertu duquel un *étant* est un être actuel. Il eût fallu introduire dans le livre maints changements de rédaction pour l'astreindre à cette nouvelle terminologie sans que la pensée n'en fût aucunement changée (E. Gilson, 2000, p.p.350-351).

Ces propos d'Étienne Gilson, mettent au jour l'embarras dans lequel se trouve l'auteur de *l'être et l'essence* au sujet de la définition du concept de l'être. Concept qui, dans le corpus gilsonien, se traduit fondamentalement comme l'acte en vertu duquel tout être est ce qu'il est. En termes clairs, Cet acte auquel Gilson fait allusion peut se traduire ici comme réalité ultime, c'est-à-dire une réalité qui rend possible la visibilité du visible. Autrement dit, l'acte d'être dont-on parle n'est pas un acte comme tout autre, il s'agit plutôt d'un acte de tous les actes. En d'autres termes, cet acte n'est rien d'autre que l'expression de ce qui se révèle tel qu'il se révèle. Et cette réalité fondamentale qui permet de faire voir à partir d'elle-même ce qui se révèle tel qu'il se révèle à partir d'elle-même est bel et bien ce que les latinistes classiques nommaient *esse*.

## **2. Du moment gilsonien de la réappropriation du concept de l'être<sup>22</sup>**

La découverte de la primauté d'acte d'être est l'un des moments marquants de la pensée métaphysique d'Étienne Gilson, parce qu'elle engage de façon inattendue le médiéviste français à la réappropriation de la question de l'être. Mais, comment rendre compte de la manière dont s'opère ladite réappropriation dans l'édifice philosophique gilsonien ? Rappelons que pour mieux saisir cette réappropriation, il faut tout d'abord chercher à comprendre le point de départ du geste gilsonien. Or, la compréhension de ce geste demande à ce que l'on revisite la place qu'Étienne Gilson assigne à la pensée de saint Thomas afin de montrer ce que la tradition thomiste a d'unique. Ce geste gilsonien de la réappropriation empruntée à la formulation thomasiennne, dont nous nous sommes décidés de réinterroger n'est rien d'autres que l'expression consacrant la réhabilitation de l'ontologie existentialiste. Dans ce sens, l'auteur de *l'être et l'essence* se positionne non seulement en lecteur et interprète, mais aussi et surtout en fidèle continuateur de la pensée métaphysique de saint Thomas d'Aquin s'il faut reprendre l'expression de (M.D. Chenu 1980, p.45). Une pensée qui représente pour le médiéviste français, un geste d'une expérience métaphysique unique. Un

---

<sup>22</sup>En abordant ce point, il faut ici rendre hommage à Pierre Hadot, (1980, p.117) qui sans le savoir, a décisivement contribué à ce que nous ayons une meilleure compréhension de ce concept chez Étienne Gilson.

geste que Gilson avoue n'avoir saisi la profondeur véritable d'une telle vérité que tardivement comme il le souligne d'ailleurs :

Il est néanmoins troublant de constater qu'on a pu soi-même lire et enseigner la doctrine de Saint Thomas sans avoir compris le sens vrai qu'avait la notion d'être dont en philosophie tout dépend. Pendant combien de temps ai-je pu tourner autour sans l'avoir ? Vingt ans, peut-être (É. Gilson, 2005, p.223).

En découvrant finalement cette vérité, comme le faisait remarquer H. Gouhier, (1979, p.16.) : « Étienne Gilson a multiplié les écrits destinés à la défense et illustration de cette inépuisable vérité. » Ebloui par cette découverte, Étienne Gilson va donc se l'approprier tout en montrant ce que la métaphysique thomiste a d'exceptionnel et d'historiquement unique. Par conséquent, parler de la réappropriation de la question de l'être, notamment chez Étienne Gilson, c'est aussi revenir sur sa découverte de la primauté d'acte d'être (P. Aubenque, 1980, p. 81). C'est de là que le projet métaphysique d'Étienne Gilson va prendre un tournant décisif à partir de 1942, date de la quatrième édition de son chef-d'œuvre : *Le Thomisme* comme le dit si bien T. D. Humbrecht, (2007, p.10) :

En effet, dans les années trente, le grand médiéviste qu'il est devenu n'est pas encore le thomiste qu'il sera à partir de 1942, date de la 4<sup>e</sup> édition de son maître-ouvrage le *Thomisme*, où il montre combien est unique la conception thomasienne de l'être (l'acte d'être, *actus essendi*). Le Gilson de 1935 apparaît donc, avec le recul, comme dans une période de transition. D'un côté, il jouit d'une réputation universitaire impressionnante ; ses monographies sont déjà des références. De l'autre, quoique médiéviste, et connaisseur de la pensée de saint Thomas comme peu de thomistes professionnels le sont, il ne s'appelle pas lui-même thomiste, mais historien de la philosophie médiévale. Les choses changeront par la suite.

Si l'année 1942, date de la quatrième édition du *thomisme*, marque une étape décisive dans la réappropriation de la question de l'être, précisément chez Gilson, mais cette réappropriation n'a véritablement connu sa période de gloire, c'est-à-dire son âge d'or qu'avec la publication de *l'être et l'essence* en 1948. En se réappropriant la question de l'être, celle-ci se positionne désormais au cœur de son programme. Autrement dit, la question de l'être devient tout un programme dans le corpus métaphysique gilsonien. Aussi, convient-il de rappeler, que *l'être et l'essence* demeure une des voies d'accès à la compréhension de l'être. Ce qui signifie que « *L'être et l'essence* va marquer un nouveau déploiement de sa pensée » (T.D. Humbrecht, 2007, p18). Cet ouvrage, comme le disait Pierre Hadot (1980, p17) jouit d'une singularité sans précédent. La singularité de cet ouvrage tient en ce qu'il synthétise véritablement la réflexion de Saint Thomas sur l'être.

C'est avec la publication de *l'Être et l'Essence* (1948) que Gilson fit véritablement irruption dans le débat philosophique contemporain, contraignant beaucoup de ceux qui n'avaient jamais entendu parler de l'être autrement qu'à travers l'Être et le Néant ou le premier chapitre de *Wissenschaft der Logik*, à admettre que ce petit mot « être », qu'une certaine tradition idéaliste avait vainement tenté de bannir du vocabulaire philosophique, abritait, sinon peut être « le destin de l'Occident », du moins le lieu d'une de ses plus anciennes et plus constantes querelles. Beaucoup se

convainquirent alors, en lisant Gilson, que Saint Thomas Occupait dans ce débat une place à tout le moins originale et importante, qu'il n'était plus permis d'ignorer, même et surtout si l'on voulait prendre parti dans la polémique que menait alors l'existentialisme contre l'essentialisme supposé de toute la tradition. Bref, indépendamment de ses vertus propres, ce livre, cette fois immédiatement reconnu comme un livre de philosophe alors qu'il était aussi un livre d'historien, eut à la fois le mérite et la chance de venir à son heure, de répondre à l'attente diffuse d'un public philosophique qui venait de « découvrir », à travers Sartre et Surtout Heidegger, l'importance et, pourrait-on dire, l'actualité persistante de la question : Qu'est-ce que l'être ? (P. Aubenque, 1980, p. 79).

On comprend aisément que cette date constitue, indéniablement, pour la postérité, un moment référencé parce qu'elle marque véritablement, l'entrée d'Étienne Gilson dans le débat philosophique contemporain.

Il nous faut à ce point, suivant le fil de cette reprise historique, que c'est dans ce livre, ainsi que dans certains des textes contemporains, que ce qui s'annonçait dans les travaux antérieurs s'accomplit réellement, c'est-à-dire on se rend compte que la pensée philosophique d'Étienne Gilson s'expose sous une forme achevée. Car, avec la parution de *l'être et l'essence* on peut désormais, comme l'a fait remarquer T. D'Alverny, (1980, p.8) « espérer qu'un tel ensemble deviendra le point de départ de travaux plus longuement élaborés sur un homme et une œuvre qu'il convient désormais de situer dans l'histoire de la pensée contemporaine ». De même, on peut dire que la réflexion gilsonienne sur l'être est profondément une dans la mesure où *l'être et l'essence*, collecte d'abord tout ce qui avait été pensé avant. C'est d'ailleurs ce qui explique qu'il n'y a aucune rupture. Cependant, cela ne veut pas dire que sa pensée philosophique lui ait été donnée d'un seul tenant. C'est ainsi que, conformément au projet qui l'anime, elle dut s'emparer contre l'inflexibilité des concepts hérités. Autrement dit, se conquérir d'une rigueur contre elle-même ; cette rigueur est le signe distinctif de l'accomplissement de son unité au sein d'un mouvement ou d'un devenir.

En abordant la réappropriation de question de l'être, notamment, dans le corpus gilsonien, nous avons voulu reconstituer l'élément manquant. Voilà pourquoi, notre travail, ne consiste nullement à reproduire de bout en bout le mouvement de sa pensée, pour cerner *l'être et l'essence*, il ne s'agit non plus de juger la valeur de son héritage, tel qu'il se développe, mais de repenser pour elle-même la manière dont s'opère la réappropriation de la question de l'être, qui paraît pour nous la cheville ouvrière de la totalité de son œuvre. Car, pour nous, *l'être et l'essence*, y compris les autres ouvrages subséquents donnent une vue assez claire et nette de la réappropriation de la question de l'être chez Gilson. Par conséquent, cet ouvrage, c'est-à-dire *l'être et l'essence* constitue pour ainsi dire, un arsenal indispensable dont la richesse justifie notre tentative de clarification de cette question.

En vérité, la réappropriation consiste essentiellement en la découverte de la primauté d'acte d'être qui marque assurément, dans l'œuvre d'Étienne Gilson, un véritable changement d'orientation aussi bien par l'intransigeance de son questionnement que par la nouveauté de ses concepts. Ce changement est né du

développement de toute sa réflexion antérieure. Nous ne pouvons apprécier véritablement la portée de ce changement qu'en reprenant le mouvement global de sa pensée qu'il vient d'effectuer.

Et, si nous considérons que *l'être et l'essence*, constitue le prolongement de préoccupations par rapport aux œuvres antérieures, c'est en raison de ce que les problèmes rencontrés en celles-ci justifient, en définitive l'approfondissement. C'est pourquoi, la mission qui est la nôtre, est celle qui consiste à parcourir la voie qui conduit à l'éclaircissement de ladite réappropriation, en mettant l'accent sur ce qui exige l'essor de la réflexion, le dépassement de la structure philosophique des œuvres antérieures. Pour cela, il nous revient de penser l'ensemble de sa réflexion sur l'être comme le vestibule de la métaphysique en tant que tel.

### **3. De la réinterprétation de l'être comme expression de la transfiguration de la tradition**

L'autoroute heideggérienne de l'histoire de l'être, comme le soulignait A. De Libera, (2014, p. 67) n'est plus la seule voie à suivre pour accéder à la compréhension de la question de l'être, il y a bien d'autres itinéraires, à l'instar de l'itinéraire gilsonien. Or, s'il y a d'autres itinéraires c'est qu'il y a aussi d'autres destinations. C'est pourquoi, le geste gilsonien de la réinterprétation de la question de l'être est à saisir ici comme l'occasion d'un redéploiement de l'interrogation sur l'être. Puisqu'en s'engageant dans cette entreprise de la réinterprétation, l'objectif de Gilson est d'opérer la transfiguration de la tradition métaphysique.

Pour Étienne Gilson, l'essentialisation de l'être constitue le présupposé métaphysique à partir duquel la nécessité d'une véritable réinterprétation de la question de l'être se trouve pleinement justifiée. La substitution de l'être à l'essence serait, à en croire le médiéviste Français, à l'origine de l'infécondité de la connaissance métaphysique.

Tous les échecs de la métaphysique viennent de ce que les métaphysiciens ont substitué à l'être, comme premier principe de leur science, l'un des aspects particuliers de l'être étudiés par les diverses sciences de la nature. A supposer qu'on l'admette, cette conclusion pose elle-même un nouveau problème. Si l'être est vraiment le premier principe de la connaissance, comment ne serait-il pas inclus dans toutes nos représentations ? Mais s'il l'est, comment se fait-il qu'au lieu de le saisir immédiatement comme une évidence première et de le tenir ferme jusqu'à la fin de leurs spéculations, tant de métaphysiciens, dont certains des plus grands, se soient dès l'abord détournés de lui ou, après quelques tentatives malheureuses, l'aient finalement récusé ? Il y a quelque chose d'étrange dans un tel fait et pourtant il n'en est pas de plus constant (E. Gilson, 2000, p. 9).

Cet énoncé gilsonien dénonce une nouvelle fois, la dérive des ontologies de type essentialiste dans le processus de la connaissance. La simple identification de l'être à l'essence, estime Gilson, ne saurait constituer le principe ultime de la connaissance. En réalité, l'être pur ne saurait se réduire à l'essence. Car il est infiniment supérieur à l'essence elle-même. Cette critique gilsonienne n'est rien de plus que l'expression qui consacre la dévaluation des ontologies essentialistes au profit de la surévaluation d'une ontologie existentielle. C'est ici, que se dessine

insidieusement le lien mystérieux qui s'instaure entre Gilson et Heidegger au sujet de la description de l'histoire de l'être comme l'affirme A. De Libera, (2006, p. 194) :

(...) En faisant le protagoniste suprême d'une nouvelle gigantomachie : le conflit entre l'essentialisme platonicien et l'existentialisme thomiste. Si cette dernière expression ne suscite plus guère que le sourire, la rencontre Gilson Heidegger placée sous le signe « de l'histoire de l'être » n'a en revanche rien de forcé. Elle s'autorise, en un sens, de Heidegger lui-même, du moins « le premier Heidegger », celui qui, dans une lettre du 9 janvier 1919, à la fois solennelle, embarrassée et programmatique, prend congé du « système du catholicisme », au nom de sa « vocation intérieure à la philosophie », rompant avec son maître Krebs – l'éditeur de Dietrich de Freiberg – sans rompre pour autant avec le modèle d'une essence scolastique (...)

Ce propos d'Alain de Libera nous a permis de comprendre que l'histoire de l'être a rendu manifeste la rencontre entre deux esprits s'il faut paraphraser J. Beaufret (1980, p. 94). Cette histoire comme le notait Marion, ne commence en réalité qu'avec l'oubli de l'être. Car autant le médiéviste français dénonce l'essentialisation de l'être, Heidegger avait déjà alerté sur l'abandon de l'être au profit des étants. Comme le soulignait M. Heidegger (1986, p 25) :

La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli ; notre époque, certes, met à son compte comme un progrès de tenir à nouveau en faveur de la 'métaphysique'. Toutefois l'effort, la peine que cela demanderait d'engager une nouvelle gigantomachie, (...) on s'en tient pour dispenser. La question que nous touchons là n'est pourtant pas une question quelconque. Elle a tenu en haleine Platon et Aristote dans leur investigation, il est vrai aussi qu'elle s'est tue à partir de là, en tant que question et thème d'une recherche véritable.

Énoncé majeur, parce qu'il pointe précisément l'ultime source du déclin de la métaphysique occidentale qui, à en croire Martin Heidegger, a occulté la question principielle de toute la tradition philosophique. Selon le philosophe fribourgeois, les présocratiques en particulier Héraclite et Parménide sont les seuls philosophes qui se sont rapprochés de l'être. Mais, paradoxalement, les socratiques à commencer par Platon et Aristote n'ont fait que consacrer la valorisation de l'essence ou de la substance. Cette valorisation, comme le notait l'auteur de *Être et Temps*, serait la principale raison qui justifie l'oubli de l'oubli de l'être. Ici encore, P. Aubenque (2009, pp. 13-14.) estime que :

À peu près dans le même temps que Gilson, Heidegger a élaboré les linéaments d'une histoire de la métaphysique qui, sur bien des points, rejoint celle de Gilson. L'histoire de la métaphysique est l'histoire d'un 'oubli de l'être' à partir d'un sommet supposé que Heidegger situe chez les présocratiques, que Gilson attribue à saint thomas, mais en admettant dans ses derniers écrits que la thèse de saint Thomas sur l'être est la reprise de la sentence parménidienne : *esti*. L'oubli est décrit presque dans les mêmes termes : l'essentialisation de l'existence qui pourtant n'a pas d'essence ; réduction de l'être à l'étantité selon Heidegger, par quoi est oublié que l'être n'est pas un étant.

La réinterprétation de la question de l'être dans le dispositif philosophique

gilsonien consiste tout d'abord à procéder à une réévaluation de l'histoire de l'être. L'histoire de l'être, dont parle Étienne Gilson s'entend exclusivement comme une histoire de la notion d'être, contrairement à Martin Heidegger qui, pour sa part, considère cette histoire comme sujet et non pas comme objet (P. Aubenque (2009, p. 14). Or, réinterpréter la question de l'être ne signifie pas selon Étienne Gilson, opéré un saut à l'extérieur de la métaphysique, il s'agit d'une réinterprétation qui s'effectue à l'intérieur, c'est-à-dire au cœur même de la métaphysique en vue d'un surmontement de la tentation essentialiste inhérente à cette métaphysique lorsqu'elle est mal entendue.

Je me permets de remarquer moi-même à ce propos que c'est en effet ce qu'une philosophie thomiste tentera naturellement de faire : aller, dans l'étant, au-delà de l'étant et y pousser jusqu'à l'être. Il est donc dès à présent certain que tout accord métaphysique profond entre le thomiste et la philosophie de Heidegger est impossible, car cet effort pour dépasser l'étant du dedans et en allant plus loin dans son propre sens, est à ses yeux impossibles. Or, jamais le thomiste ne consentira ni à ce que la métaphysique ne soit pas la science de l'étant comme étant, ni à chercher la racine de l'étant hors de lui, dans un ordre qui lui serait étranger, ou du moins qui serait autre (É. Gilson, 2000, p. 370).

Dans ce texte, Gilson revient sur l'impossibilité d'entrevoir une possible relation entre la philosophie thomiste d'avec celle de Heidegger. En conséquence, la réinterprétation de l'être telle qu'elle se donne à lire dans l'imaginaire intellectuel gilsonien se veut l'expression d'un retour à la philosophie thomiste. Car sa conception de l'être se présente désormais comme une nouvelle alternative comme le souligne à grands traits l'auteur de *l'être et l'essence* :

Si l'on me demandait quelle conclusion me suggère à moi-même *l'être et l'essence*, je répondrais sans hésiter : que la métaphysique a de tout temps voulu se proposer pour objet l'essence de l'étant, mais que, par la force des choses, elle s'est trouvée sans cesse contrainte à dépasser l'étant pour en chercher la racine au-delà de lui. Certains l'ont cru trouver dans le bien, ou dans l'un, ou dans la volonté, bref, dans quelque épékeinatèsousias, mais l'un au moins l'a précisément trouvé dans l'être. si l'on voulait décrire brièvement ce que fut la métaphysique de saint Thomas, en tant précisément qu'elle sienne, on pourrait prendre le contre-pied de la formule proposée par Heidegger et dire : en tant qu'elle ne se propose jamais pour objet que l'étant en tant qu'étant, la métaphysique pense toujours à l'être même ; en effet, l'étant comme tel est l'ens ; chez saint Thomas l'ens est l'habens esse ; dans une métaphysique où l'étant est conçu comme "ce qui a l'être", il est impossible de penser à l'un sans penser à l'autre. (É. Gilson, 2000, p.p. 371-372).

Gilson dévoile les raisons pour lesquelles il se positionne du côté de « l'esse trans-essentiel ». Il préfère l'esse trans-essentiel pour la simple raison qu'il s'agit de centrer l'attention de part en part sur l'être en tant que tel, non pas sur l'étant de l'étant comme le supposait Martin Heidegger. Pour Gilson, le destin de la métaphysique n'est pas de faire de l'étant l'objet par excellence de la métaphysique. Seul « esse » reste la sommité de ce que la métaphysique a de plus intime.

## Conclusion

Au regard de ce qui précède, nous pouvons noter que le projet gilsonien de la réinterprétation de la question de l'être est d'une extrême ambition. Il semble ne rien devoir de la tradition métaphysique contemporaine. En tout état de cause, on pourrait dire que le traitement qu'Étienne Gilson assigne à la question de l'être ne relève pas de la culture philosophique de son époque. Mais il relève plutôt de la culture philosophique du Moyen-Âge. Comme nous le rappelle É. Gilson, (2019, p 402) : « Cette étude fut pour moi une révélation et je ne pense pas qu'il ne me soit jamais possible désormais d'abandonner l'étude du penseur le plus lucide et la doctrine la plus merveilleusement organisée qu'il m'ait été donné de rencontrer. Mais en prenant saint Thomas, j'avais pris, sans m'en douter, le Moyen-Âge ». L'interprétation d'Étienne Gilson sur l'être est une interprétation nouvelle parce qu'elle ne consiste pas seulement, à affirmer la transcendance de l'être, mais aussi à ajouter que cette transcendance se dissimule dans sa manifestation même. C'est d'ailleurs pourquoi, parler de l'esse, au point d'en faire une "ontologie", c'est vouloir questionner un "acte" qui échappe à tout questionnement, parce qu'il est la condition de toute proposition en général, et par conséquent aussi de toute proposition qu'on pourrait énoncer sur lui.

Gilson a le mérite de réfléchir modestement en philosophe sur les données de l'histoire. Puisque, la réappropriation de la question de l'être telle qu'elle se donne à voir dans le dispositif métaphysique gilsonien est un entretien de longue durée autour de la réhabilitation de l'esse trans-essentiel. C'est ainsi que cette entreprise de la réappropriation apparaît fondamentalement comme l'occasion d'un renouvellement de perspective. Renouvellement de perspective dans la mesure où, son projet de la réinterprétation est non seulement réhabilitation de ce qui, dans la tradition essentialiste est jugé jusqu'ici inauthentique, mais elle se veut aussi, le prélude à une nouvelle ère de fécondité doctrinale. Cette double dimension de la réinterprétation se résume si bien dans un schème historial-destinal qui doit désormais se lire comme l'expression de la reconstitution du passé de la métaphysique, qui n'oublie d'ailleurs pas de dessiner les nouveaux contours de son avenir.

## Références bibliographiques

- Aka-Evy Jean-Luc., 2011, *L'appel du cosmos ou le pas de la réflexion*, Brazzaville, Les Éditions Hemar.
- Aristote, 1974, *La métaphysique*, tome I, Introduction, notes et index par J. Tricot, Paris, J. Vrin.
- Aubenque Pierre, 2009, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?* Paris, Puf.
- Aubenque Pierre, 1994, *Le problème de l'être chez Aristote*, Paris Puf
- Aubenque Pierre, 2009, *Problèmes aristotéliens I Philosophie théorique*, Paris, Vrin.
- Barbaras Renaud, 2001, *de l'être du phénomène Sur l'ontologie de Merleau-Ponty*, Paris, éd. Jérôme Million.
- Courtin Jean-François, 2005, *Inventio analogiae, métaphysique et ontologie*, Paris, Vrin.

- David Pascal, 2005 : *Martin Heidegger Grammaire et étymologie du mot « être »*, Paris, éditions du Seuil.
- Derrida Jacques, 2013, *Heidegger : la question de l'être et l'histoire*, Paris, éd. Galilée.
- Gilson Etienne, 2000, *l'être et l'essence*, Paris, éd. Librairie philosophique J. Vrin.
- Gilson Etienne, 2005, *Le Philosophe et la théologie*, Paris, éd. Librairie philosophique J. Vrin
- Gilson Etienne, 2007, *le réalisme méthodique*, Paris, éd librairie Pierre Téqui.
- Gilson Etienne, 2019, *Œuvres complètes tome I, un philosophe dans la cité 1908-1943*, textes réunis et présentés par Florian Michel, Paris, Vrin.
- Grondin Jean, 2013, *Du sens des choses, l'idée de la métaphysique*, Paris, éd. Puf.
- Greisch Jean, 1988, *Être et langage, I. Introduction à l'ontologie. Le temps des fondations*, Institut Catholique de Paris.
- Greisch Jean, 1994, *Ontologie et Temporalité Esquisse d'une interprétation intégrale de Sein und Zeit*, Paris, Puf.
- Hegel G.W.F, 1985, *introduction à la science de la logique : « concept général de la logique »* traduction de Feranand Cambon, présentation et commentaire de Pierre Michel KLEIN, éd. Nathan.
- Heidegger Martin, 1986, *Être et Temps*, Traduit de l'allemand par François Vezin, Paris, Gallimard.
- Heidegger Martin, 1967, *Introduction à la métaphysique*, traduit de l'allemand et présenté par Gilbert Kahn, Paris, Gallimard.
- Heidegger Martin, 1953, *Kant et problème de la métaphysique*, Introduction et traduction de l'allemand par Alphonse de Waelhens et Walter Biemel, Paris, Gallimard.

## Articles

- D'Alverny Marie-Therese, « Avant-propos » in *Etienne Gilson et nous : la philosophie et son histoire*, textes réunis et publiés par Couratier Monique, Paris, Vrin.
- Aubenque Pierre, 1980, « Etienne Gilson et la question de l'être », in *Etienne Gilson et nous : la philosophie et son histoire*, textes réunis et publiés par Couratier Monique, Paris, Vrin.
- Aubenque Pierre, 2005, « Ya-t-il une histoire spécifique de la métaphysique ? » in *Y a-t-il une histoire de la métaphysique ?* Sous la direction de Yves Charles Zarka et Bruno Pinchard, Paris, Puf.
- Beaufert Jean, 1980, « Sur la philosophie chrétienne » in *Etienne Gilson et nous : la philosophie et son histoire*, textes réunis et publiés par Couratier Monique, Paris, Vrin.
- Courtine Jean-François, 1980, « Gilson et Heidegger » in *Etienne Gilson et nous : la philosophie et son histoire*, textes réunis et publiés par Couratier Monique, Paris, Vrin.
- De Libera Alain, 2006, « La scolastique : une faillite ? Louis Rougier, historien » in *partibus*, Paris, éd. Kimé.
- De Libera Alain, 1999, « genèse et structure des métaphysiques médiévales », in *la*

*métaphysique son histoire, sa critique, ses enjeux*, édité par Jean-Marc Narbonne et Luc Langlois, Paris, Vrin.

Hadot Pierre, 1980, « Dieu comme acte d'être. A propos des théories d'Etienne Gilson sur la métaphysique de l'Exode », in *Etienne Gilson et nous : la philosophie et son histoire*, textes réunis et publiés par Couratier Monique, Paris, Vrin.

Marion Jean-Luc, 2005, « La fin de la métaphysique comme possibilité », in *Y a-t-il une histoire de la métaphysique ?* Sous la direction de Yves Charles Zarka et Bruno Pinchard, Paris, Puf.

Martineau Emmanuel, 1980, « Etienne Gilson et le problème de la théologie » in *Etienne Gilson et nous : la philosophie et son histoire*, textes réunis et publiés par Couratier Monique, Paris, Vrin.

Gouhier Henri, 1980, « Postface » in *Etienne Gilson et nous : la philosophie et son histoire*, textes réunis et publiés par Couratier Monique, Paris, Vrin.